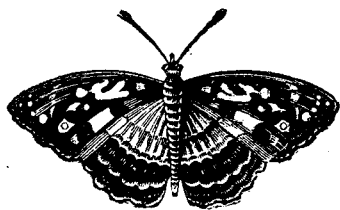


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PANTHÉON,

JOURNAL DES DAMES,



DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LOUISE.

A quelque distance d'un grand chemin, sur le bord d'une vaste prairie, deux pierres s'élèvent et se dessinent blanches et polies au milieu des touffes d'herbes qui les environnent.

C'est là qu'un soir Louise s'était assise auprès de son Adolphe. — Louise gracieuse et pure comme un ange, avec sa figure toute brillante de poésie et d'amour. — C'est là qu'elle disait à celui qu'elle aimait ces paroles si suaves, si enivrantes dans une bouche de jeune fille, et que sa douce voix, invoquant les astres qui étincelaient dans l'espace, semblait faire descendre sur la tête de son ami leurs rayons avec ses sermens. — Et lui, accablé de tant de bonheur, appuyait son front sur les genoux de Louise et essuyait parfois, avec les mains de sa jeune amie, les larmes de délire qui coulaient sur sa figure. — Puis avec cette émotion religieuse que l'amour seul peut donner, tous deux tournaient vers le ciel des regards sereins et éclatants comme les étoiles, et ils bénissaient Dieu de leur avoir donné l'existence et l'amour, et Dieu, les embrassant de son regard paternel, disait : voilà l'homme tel que je l'ai conçu !

— Oh ! c'est qu'il y a quelque chose de bien grand, de bien profondément délicieux dans cet enthousiasme de poésie, de religion et d'amour qui inonde

le cœur, quand, par une belle soirée, seul dans la nature, on peut presser contre son sein un être adoré, et épancher dans son âme cette surabondance de pensées et de vie qui étouffe ! — Ce sont de ces instans uniques de félicité où l'existence se verse par torrens, où l'on croit à la réalisation de tous les rêves, où l'idéal même qu'avait créé l'imagination semble sourire à nos vœux, et nous ouvrir toutes ses portes !

Et quand Adolphe et Louise prosternés devant l'être suprême le prenaient à témoin de leur amour, ils se sentaient grands et saints à ses yeux ; ils éprouvaient, dans toute sa plénitude, le bonheur qui n'existe que dans l'amour, mais dans un amour pur comme le ciel d'où il est descendu.

— Puis Adolphe pressa la jeune vierge sur son sein, et déposant un baiser sur ses lèvres : oh, lui dit-il, tu es pure comme un beau lis, et ce n'est pas ma main qui te flétrira, noble fille ! mais quelques jours encore, et tu seras à moi, tu seras mon épouse pour toujours. — Alors Louise crut entendre comme un concert céleste, et il lui sembla que des hymnes mystérieux de bonheur et d'amour retentissaient autour d'elle et lui répétaient sans cesse : tu seras son épouse !

— Le lendemain Adolphe partit. — Il allait chercher le consentement et les bénédictions d'une mère pour s'unir à sa jeune fiancée. — Et pourtant, en la quittant, quelque chose de semblable à un pressentiment

sinistre vint se placer sur sa poitrine et l'étouffer de tout son poids.

— Il partit, — et Louise resta seule. — Seule au milieu des séductions qui pressent de toutes parts une jeune fille à sa première apparition dans le monde, quand son cœur simple et pur encore s'ouvre avec délices aux impressions de bonheur que lui apporte ce monde brillant où tout est fleurs, parfums et lumière, ivresse et volupté, — où il y a tant de poussière qui éblouit!

— Et bientôt, au sein de fêtes bruyantes, entourée d'hommages, enivrée de louanges, Louise n'eut que peu d'instans à donner à ses souvenirs. — Une grande image restait bien encore debout au fond de son cœur; mais chaque nouveau plaisir qui s'offrait à la jeune fille, chaque nouvel adorateur qui s'attachait à ses pas, la faisaient évanouir peu à peu.

— Et tandis qu'insouciant et heureuse, elle riait au bal, Adolphe pleurait auprès du lit de sa mère. — Oh! mais il pleurait des larmes de sang, car il allait perdre cette mère chérie, et il était éloigné de celle à qui il avait laissé son existence.

Puis elle naquit cette bonne et tendre mère. — La douleur d'Adolphe fut poignante. — Long-temps il pleura sur sa tombe; mais enfin il sentit le besoin de revenir épancher dans le sein de son amie son désespoir et son amour. — En arrivant, un mot affreux retentit à ses oreilles : — Elle est mariée!

— Oui, elle était mariée cette Louise, cette jeune fille autrefois si tendre et si passionnée. — Quatre mois avaient suffi pour lui faire oublier ses sermens et son amour! — Le monde avec ses prestiges dorés l'a éblouie, — il a fasciné son imagination, il a étouffé le cri de son cœur, il lui a montré le bonheur là où il n'y avait que l'opulence. — Et elle s'est vendue!

— Insensé, furieux, Adolphe a pénétré jusqu'à Louise. — A cette apparition les remords et l'amour se réveillent terribles au cœur de l'infortunée. — Elle pousse un cri perçant. — Elle veut fuir. — Il est trop tard. — Une cervelle sanglante est venue jaillir à ses pieds, et elle tombe évanouie sur le cadavre d'Adolphe.

— Quand elle revint à la vie, elle était folle!

— Et maintenant c'est pitié de la voir, pâle, vêtue de blanc, s'agenouiller chaque soir près du ruisseau de la prairie, et s'efforcer, en y baignant ses mains, de faire disparaître les taches de sang qu'elle croit y voir; — puis revenir grave, les yeux levés au ciel, attendre de nouveau le bien-aimé, assise sur la pierre blanche où un soir elle lui avait dit : Pour toujours!

Sophie GRANGÉ.

LA MÉNAGÈRE.

A M^{me}

Il est aux hôpitaux des vierges au front pur,
Qui du banquet mortel prenant la part amère,
Vouant au malheureux leurs jours d'or et d'azur,
Lui prodiguent les soins et de sœur et de mère.

Oh! bénédiction sur elles!... leur pitié
Est un trésor sacré dont rien n'éteint la flamme.
L'humanité souffrante est leur sainte moitié,
Pauvre corps mutilé dont elles se font l'âme.

Mais toi, qui sur l'artiste incessamment as lui;
De quels vœux t'entourer! Toi qui t'es oubliée
Au festin d'ici-bas pour ne songer qu'à lui!
Amante, épouse, amie, et toujours dévouée!

Non qu'à voir dépasser l'aile d'aigle en ton nid,
L'espoir de sa grandeur te séduise et te touche,
Et qu'au soleil, fondant les trésors de granit,
Tu veuilles échanger la lampe de ta couche!

Non! non! gloire et lauriers! Tu n'en veux qu'à son char!
Pour qu'il n'ait pas veillé pendant des heures vaines!
Pour qu'il soit plus heureux!... Et seulement ta part
De sa douleur ou de ses peines.

Seulement l'égayer quelquefois par tes chants!
Dans les jours de chaleur lui présenter de l'ombre!
Garder ses pas fougueux du piège des méchants!
L'avertir des dangers! des deuils cacher le nombre!
Dans son cœur abattu porter des mots d'espoir!
Clorre en priant pour lui les momens de veuvage,
Et quand bien fatigué, bien triste, il rentre au soir,
Joyeuse en l'embrassant lui tendre un doux breuvage.

Et puis ces mille riens, ces soins toujours nouveaux,
Dévouemens journaliers, coupe toujours emplie,
Dont la femme a reçu le secret pour nos maux,
Où ton amour jaloux fond et se multiplie
Comme, au sein d'un vallon, de limpides ruisseaux
Font reluire en tous sens la pelouse amollie.

Tantôt c'est la maison qu'il faut laver partout,
Chandeliers, chaises, lits, bureaux, tables, porphyre,
Comme une femme, afin qu'on l'envie et l'admire,
Et qu'on dise : le maître a de l'ordre et du goût!...
Et qu'à la voir si propre, on s'y plaise et s'y mire!

Puis après le ménage avec tous ses tracassés!
Adieu la peau rosée et les belles mains blanches!
Il faut cuire aux charbons, apprêter le repas!
Essuyer, tirer l'eau, trier, clouer des planches,
Veiller que rien ne manque ou n'aille se briser!
Faire honneur aux amis que le mari convie!
Être aimable en servant, et sans rien refuser,
Tout faire avec économie.

Puis le diner du chien et la graine aux pigeons !
Des courses, des achats, non de robes nouvelles,
Mais pour tant de besoins qui fondent à foisons ;
Des travaux imprévus, tourmentes éternelles
Qui hurlent au seuil des maisons !

Parmi tout ce labeur, prendre garde au poète !
Courir au moindre mal, à ses moindres désirs,
N'avoir que lui pour crainte, et pour culte et pour fête ;
L'écouter, satisfaire à ses bruyans plaisirs,
À ses épanchemens, souvent à ses caprices !
Car le plus beau granit renferme plus de sel ;
Plus de flots ont battu ses roches bienfaitrices,
Poussés par plus d'autans sur son front immortel.

Eh bien ! toi, tout cela sans borne et sans relâche,
Tu l'as fait ! tu l'as fait sans que tes bras lassés
Faiblissent un instant à cette dure tâche !
Sans déposer la rame, en disant : c'est assez !
Sans mesurer le port ! — Heureuse de la joie
De cet époux, pour qui tant de maux sont soufferts !
Des sourires amis que sa bouche t'envoie ;
D'ouïr sa belle voix parler nos jeunes vers ;
Des soupirs de son luth.
. Tandis que les plus sages
S'occupent de bijoux, de bals et de romans !
Qu'il leur faut des salons ! des fêtes ! des hommages !
Tu ne sais rien du monde et de ses faux aimans.

Abeille vigilante, à ta ruche adorée,
Tu veilles ! amassant ta substance dorée,
Et ne volant aux fleurs, aux plantes d'alentour,
Que pour en rapporter le suc dans ton ouvrière ;
Et du fécond avril attendre le retour.

C'est ainsi que sans cesse épanchant ton faible être,
Tu diriges, soutiens et tu sais marier
Le baume bienfaisant de la mauve champêtre,
Aux parfums de la rose, aux doux fruits du dattier.

Toi seule ne sais pas que pas une entre mille
N'eût fait pour un amant comme toi chaque jour.
Toi seule l'as trouvé chose simple et facile ;
Car tu l'aimes, non pas pour toi, non d'un amour
Qui n'est grand et puissant que dans un grand orage ;
Mais de cette amitié de toute heure et tous lieux,
Comme celle du lierre à l'érable nouveau,
Qui s'attache à ses flancs, s'enlace à son feuillage,
Gémit des mêmes coups, tombe et dispute encor
Chaque rameau géant aux ouragans du nord.

Et toi, craignant qu'un soir l'aquilon ne t'emporte
En courbant son front pâle, abandonné de Dieu,
Tu t'es fait diamant afin d'être plus forte
Et de pouvoir braver le feu.

Oh ! qu'il garde long-temps ce diamant fidèle,
Dont l'éclat protecteur ne brille que pour lui ;

Cet ange qui lui prête et son ombre et son aile,
Ce damas éprouvé qui sert plus qu'il ne luit.

Qu'il le garde long-temps ! c'est un heureux génie !
C'est que l'on a besoin en rentrant au foyer
De trouver une main toujours même et chérie,
Lorsque l'on a bien chaud, qui vous vienne essuyer ;
Et d'ouïr une voix bénie.

Qu'il te garde ! Il aura moins de rides au front ;
Sa maison, comme un ciel lavé par les nuages,
Laira toujours en paix ; ses fruits prospéreront,
Et sa gloire aura moins d'orages.

Priez le ciel jaloux qui me laisse ici-bas
Pauvre et nu, solitaire, en butte à la tourmente,
Pour qu'il m'envoie, au sein de mes rudes combats,
Une femme aussi bonne, aussi fidèle, aimante,
Qui veuille se charger de cet esquif sans mâts
Battu par la vague écumante.

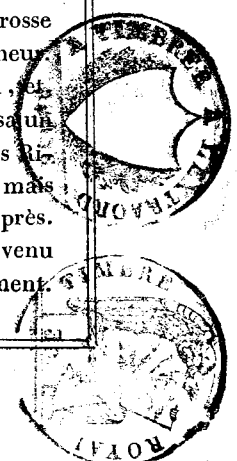
A. G. CÉSENA.

CHRONIQUES LYONNAISES.

Un avis de M. le maire, affiché jeudi, annonce que depuis le 19 aucun nouveau cas de choléra asiatique n'a été constaté à Lyon, et que le choléra européen qui se montre ordinairement pendant les grandes chaleurs a été fort rare depuis une quinzaine de jours malgré l'élévation de la température. Voilà de quoi rassurer complètement ceux à qui la peur du mal aurait pu donner le mal de la peur. Il paraît du reste que le choléra fait aujourd'hui fort peu de ravages dans les localités où il se développe, car à Bordeaux le nombre des malades n'a pas excédé huit ou dix par jour et ne s'est parfois élevé qu'à deux ou trois. Il y a certes loin de ce chiffre à celui qui a signalé les premiers jours de l'épidémie dans la capitale, et tout donne lieu d'espérer que si Lyon n'est pas totalement exempt de ce fléau il ne le recevra que déjà bien affaibli et d'une influence peu dangereuse. C'est aux citoyens à présent à employer tous les moyens hygiéniques propres à en prévenir ou au moins à en combattre l'invasion individuelle.

— Dans sa séance de mardi dernier la Cour d'assises a jugé un vétéran de nos armées accusé de meurtre sur la personne d'un de ses anciens camarades. Rivière, entré au service en 1807, n'avait quitté ses drapeaux qu'après la funeste bataille de Waterloo. En 1829 il rencontra dans un cabaret le nommé Labrosse avec lequel il avait eu naguères une affaire d'honneur. En se revoyant leur ancienne animosité se réveilla, et après quelques propos offensans, Labrosse proposa un duel à Rivière. Ils sortirent et peu d'instans après Rivière entra seul. Son antagoniste le suivit bientôt, mais couvert de blessures graves ; il expira deux jours après.

Rivière prit d'abord la fuite, mais étant depuis venu se constituer prisonnier, il a dû être mis en jugement.



M. Chégaray qui portait la parole dans cette affaire, comme substitut de M. le procureur-général, a réduit l'accusation de meurtre à une accusation de coups volontairement portés, et M^e Hodieu, défenseur de Rivière, profitant de la franche et généreuse concession du ministère public, a obtenu que M. le président posât la question de légitime défense.

Les débats ayant été favorables à Rivière, le jury l'a seulement déclaré coupable de coups volontaires, et il n'a été condamné qu'à six mois de prison.

Le même jour, François Flachet a été condamné à quatre années d'emprisonnement pour attentat à la pudeur commis avec violence sur la personne de sa nièce âgée de moins de onze ans; le jury a déclaré qu'il existait dans la cause, qui selon l'usage a été plaidée à huis-clos, des circonstances atténuantes; sans cela la peine eût été celle des travaux forcés à perpétuité, le coupable ayant autorisé sur sa victime.

Le sieur Roman accusé de vol avec effraction devait être jugé mercredi 22; mais l'absence de plusieurs témoins a fait renvoyer l'affaire à la prochaine session.

Jeudi, 23, MM. Faivre, médecin; Charvin, imprimeur, et Landry père et fils, accusés de publication de brochures incriminées par le ministère public, ont été acquittés sur la déclaration de non culpabilité prononcée par le jury.

— Une ordonnance du roi rendue le 19 du courant, sur le rapport du ministre du commerce et des travaux publics, autorise le département du Rhône à acheter, pour concourir à compléter le périmètre du nouveau palais de justice, trois maisons appartenant : la première aux sieur et dame Sébrin, la deuxième à la dame veuve Francoz et la troisième à la dame veuve Devilliers. Il faut espérer qu'à présent les travaux de cet important édifice vont être poussés avec plus d'activité qu'on n'en met ordinairement dans les constructions lyonnaises, et tout le monde ne pourra que gagner.

— Des rixes graves ayant eu lieu à Mâcon, entre quelques réfugiés italiens et quelques habitants, l'autorité municipale vient de demander leur changement de résidence.

— Les habitants de Lyon qui ont éprouvé des pertes considérables, par suite des dévastations commises dans les journées de novembre, avaient intenté à la ville de Lyon une demande en indemnité, aux termes de la loi de vendémiaire, an IV, qui rend les communes responsables des dégâts commis à main armée sur leur territoire. La ville déclinait cette responsabilité; mais, sur la plaidoierie de M^e Favre, la première chambre du Tribunal civil vient de condamner la ville à donner aux réclamans une indemnité dont la quotité sera ultérieurement fixée.

— La distribution des prix a eu lieu jeudi, au Collège, au milieu d'une brillante assemblée, empressée

de payer aux jeunes élèves le tribut d'éloges que méritent leur zèle et leur bonne conduite.

— M. Odillon-Barrot est attendu, lundi 27, à Lyon, où il vient défendre le *Précurseur* accusé de divers délits de la presse.

— Mardi dernier le feu a éclaté dans le magasin de M. Piquet, quai Peyrollerie. Tout a été consumé malgré le zèle des pompiers, des habitants et de la garnison qui ont apporté les secours les plus actifs. Heureusement les marchandises étaient assurées.

— Ainsi que nous l'avions prévu, Brunet a consenti à donner encore quelques représentations; celle de mercredi et surtout celle d'hier dans laquelle, à la vérité, il a joué trois pièces, avaient attiré une nombreuse société. Le succès de Brunet est définitivement un succès de vogue, et il faut aujourd'hui un talent aussi parfait que le sien pour obtenir un succès de ce genre.

— Nous avons reçu hier, trop tard pour être imprimée aujourd'hui, une réponse de M. Delacroix à la pièce de M^{lle} Sophie Grangé, insérée dans notre dernier Numéro. Nous donnerons cette réponse dans le Journal de mardi prochain.

Plusieurs réclamations nous étant parvenues relativement à des articles qui nous ont été adressés, nous croyons devoir quelques explications aux amis des lettres, qui nous font l'honneur de nous envoyer ainsi quelques morceaux de leur composition. La grande quantité de pièces, soit en prose, soit en vers, que nous recevons journellement, ne nous permet pas de les insérer toutes, et l'exiguité de notre format nous oblige souvent à retarder plus que nous ne voudrions l'impression de celles qui nous ont paru susceptibles d'intéresser nos lecteurs. Que nos correspondans ne se formalisent donc pas de ne pas trouver leurs œuvres dans les premiers Numéros qui suivent leur envoi, car nous ne pouvons satisfaire tout le monde à la fois, et nous donnerons toujours la préférence aux dames qui veulent bien nous permettre d'imprimer quelques-unes de leurs agréables productions; c'est un devoir pour nous, et leurs rivaux sont trop galans pour nous en vouloir d'une semblable condescendance qui nous paraît dans l'intérêt de tous.

Nous croyons devoir profiter de l'occasion qui nous est offerte, pour prier aussi nos correspondans des deux sexes, de vouloir bien signer leurs articles, pour nous du moins, s'ils désirent garder l'anonyme dans le journal; c'est une formalité qu'exige notre responsabilité personnelle, et nous espérons qu'ils ne nous en voudront pas si, à mérite littéraire égal, nous préférons les pièces de nos abonnés à celles de tout autre; c'est un engagement que nous avons contracté envers eux dans notre Prospectus, et que nous croyons devoir respecter à l'avenir.